Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 3 (1865)
Heft: 20

Artikel: [Anecdote]
Autor: G.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-178058

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE SECRET D'HORTENSE

(1)

— Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? disait une jeune fille en toilette de bal à sa sœur penchée en dehors de la fenêtre pour voir plus au loin dans la rue.

— Hélas! répondit sa compagne sans quitter son observatoire, pas de soleil qui poudroie, pas d'herbe qui verdoie; la nuit est obscure, et je ne vois au travers du brouillard glacé qui enveloppe la rue, que quelques passants frileux qui regagnent leur logis à grands pas. Je crains bien, Mathilde, que ta toilette soit inutile; il se fait tard, Ernest n'aura pu être assez promptement de retour pour te conduire au bal.

— C'est impossible!

— Pourquoi cela?

— D'abord, parce que je crois à la parole qu'il m'a donnée, ensuite...

— Ensuite?... petite sœur?

— Ah! c'est un secret.

— Tu as des secrets pour moi, Mathilde, c'est mal; ah! c'est très mal!

— Chère Hortense!

— Allons, puisque c'est une chose si pénible à dire, je n'insiste pas.

— Ma bonne Hortense, depuis que nous avons eu le malheur de perdre notre mère, en la remplaçant auprès de moi tu as été un ange, et pour prix de tant de douceur et d'abnégation, je faillis à la confiance que je te dois... Seras-tu assez clémente pour m'absoudre lorsque je t'aurai avoué mes torts?

Pour toute réponse, Hortense attira Mathilde dans ses bras, et les deux sœurs restèrent longtemps embrassées.

L'une, Mathilde, était grande, svelte, élancée; elle possédait une physionomie gracieuse et piquante, encadrée dans une riche chevelure brune qui relevait l'éclat d'un teint parfaitement beau. Ses traits étaient fins et réguliers, mais si mobiles, que les impressions les plus contraires s'y réflétaient dans l'espace de quelques secondes.

L'aînée, Hortense, était petite, légèrement bossue, mais douée d'une de ces figures angéliques, si rares chez les personnes affligées de ce défaut de conformation. Dans ses grands yeux bleus on lisait la noblesse et la pureté de son âme, comme dans son sourire, la franchise et la bonté de son cœur.

Après avoir puisé dans les tendres caresses de sa sœur l'espoir presque certain de son pardon, Mathilde prit les deux mains d'Hortense dans les siennes, et les serrant affectueusement, lui dit:

— Ecoute bien, je vais te faire ma confession.

— Je ne veux pas que tu souffres, Mathilde; si ce que tu as à me dire te peine, brisons sur ce sujet, n'en parlons plus.

— Au contraire, je veux en parler; je veux te dire une chose que j'ai faite sans ton assentiment, entraînée que j'étais par mon insatiable curiosité et par Adèle Voltz, qui m'avait conté des choses si merveilleuses, si merveilleuses, que je mourrais d'envie d'en juger par moi-même.

— Tes paroles, ma chère Mathilde, sont encore un logogriphe pour moi.

— Je vais m'expliquer clairement. — Tu n'ignores pas, je pense, la renommée de madame Lorenzini, la célèbre tireuse de cartes?

— Enfant! m'as-tu jamais vue donner du temps à des frivolités semblables?

— Voilà que tu prends un ton sévère, Hortense, je n'oserai plus achever mon aveu.

— Ce qui est bien pardonnable chez toi, petite sœur, serait ridicule pour ton aînée. Ne me vois-tu pas, contrefaite comme je le suis, courir les diseuses de bonne aventure, pour savoir, par exemple, si j'aurai un jeune et beau mari?... Ah! ah! ah! ce serait par trop bouffon!

— Je ne pensais pas que tu y fusses allée, ma sœur, tu es trop raisonnable pour cela; mais la réputation de cette nécromancienne aurait pu parvenir jusqu'à toi.

— J'en conviens; continue, Mathilde, je t'écoute.

— Hier, Adèle ne t'a pas dit toute la vérité en t'avertissant que nous allions chez sa cousine; avant, nous avons été nous faire expliquer un jeu.

— Je n'y vois de blâmable que votre dissimulation.

— Bonne sœur! toujours si sévère pour toi, si indulgente pour ceux qui t'entourent; oh! que je voudrais te ressembler.

En entendant ce souhait fait avec une grâce et une naïveté charmantes, Hortense laissa échapper un profond soupir et baissa les yeux pour cacher ses larmes.

— La sibylle, reprit Mathilde, demeure dans une rue fort laide, ce qui n'empêche pas que beaucoup de dames fréquentent incognito ce pauvre et sombre logis.

Il y avait foule chez elle lorsque nous y sommes entrées, et, je te l'avoue, si j'eusse été seule, au lieu d'attendre mon tour pendant plus de deux heures au milieu de tant de curieux regards, je serais certainement rentrée à la maison. Mais Adèle me fit honte de ma pusillanimité, et me dit que les personnes qui nous voyaient là, ayant les mêmes raisons que nous de laisser leur démarche secrète, ne pourraient nous compromettre qu'en se nuisant à elles-mêmes.

— Pardon, chère Mathilde, si je t'interromps encore; mais je crois nécessaire de t'adresser une question.

— Parle, bonne sœur.

— Le sentiment qui t'avait conduite chez cette tireuse de cartes était-il coupable?

(La suite au prochain numéro.)

Siméon aime le vin plus que sa femme. Un soir, le visage enluminé, il rentre chez lui d'un pas chancelant; à peine a-t-il franchi le seuil conjugal qu'il essuie un feu roulant des plus distingués:

« Te voilà, buveur incorrigible, dissipateur, débauché, père sans entrailles!... n'as-tu pas honte de passer ton temps au cabaret et de me laisser seule avec ces deux enfants sur les bras!

— Eh bien, parbleu, mets-les par terre, répond le buveur. »

Siméon est cependant une de ces bonnes natures qui ne demandent pas mieux que de se corriger. Le lendemain, éprouvant un remords de conscience, il prend pour la 36e fois la résolution de renoncer au cabaret. En sortant de chez lui, il voit l'enseigne de la pinte à Jean-Pierre. « M'emballe si j'y rentre! » Et de passer outre en courant pour échapper à la tentation. Il ne s'arrêta que lorsqu'il fut hors d'haleine; mais, apercevant une autre bouchon et satisfait d'avoir, pour la première fois de sa vie, passé devant une pinte sans s'arrêter, il se dit à lui-même avec orgueil:

« Siméon, je suis content de toi, tu viens de vaincre ta funeste habitude; aussi, entrons-là, je paie une bouteille. » G.

Pour la rédaction: L. Monnet.

LAUSANNE — SOCIÉTÉ VAUDOISE DE TYPOGRAPHIE